

Tatiana Frolova réveille la mémoire du peuple russe

Avec «Je suis», l'artiste aide son pays à combattre l'amnésie collective. Rencontre

Katja Berger

Pommettes hautes, blondeur sibérienne, elle vient de Komsomolsk-sur-Amour, au fin fond de l'Extrême-Orient russe. Elle nous arrive avec les membres de sa compagnie KnAM (un nom qui donne à l'acronyme de sa ville le sens de «venez à nous») pour apporter *Je suis*, sa dernière création théâtrale, au public genevois. *Je suis*: une machine à contrer l'amnésie collective, un manifeste pour la mémoire historique. Et un cri d'alarme devant le risque d'un retour au totalitarisme.

Comment en êtes-vous venue à fonder le très indépendant Teatr KnAM dans l'URSS de 1985?

Dès l'âge de 5 ans, j'ai su que je deviendrais metteuse en scène. C'est comme une puce dans mon système. Quand j'ai voulu entrer à l'école d'art dramatique de Moscou, on m'a refusé la filière d'acteur en me recommandant celle de la mise en scène à Khabarovsk. En surmontant mon manque d'assurance, j'ai créé ma compagnie à Komsomolsk-sur-Amour à une époque où soufflait l'air frais. Par chance, dans le contexte de la glasnost, on a pu produire des spectacles à la dramaturgie radicalement nouvelle, jusque-là interdite. On était jeune, énergique, et notre petite troupe continue de travailler sans toucher le moindre salaire après 28 ans



La metteuse en scène Tatiana Frolova, des rives de l'Amour aux hauteurs bordant le Rhône. LAURENT GUIRAUD

d'existence! Chacun gagne sa vie et pratique le théâtre en hobby: j'ai beaucoup d'heures de ménage à mon actif! C'est l'unique moyen pour nous de rester indépendants.

Depuis 2005, vous ne jurez que par le théâtre documentaire...

On a commencé par monter des classiques, mais de façon contemporaine, en utilisant des documents. Quand ma mère est décédée, ce fut un tel choc que j'ai décidé d'en faire un spectacle qui utiliserait du matériel d'archives personnel. En hommage à une femme du peuple, symbole de toute une génération qui a porté le poids de la guerre, et à qui on ne donne pas de quoi survivre. Mon spectacle a eu beaucoup d'effet sur le public, aussi me suis-je résolue à faire un théâtre qui vienne en aide. Et donc un théâtre documentaire.

La démarche est-elle politique?

Nous cherchons à comprendre le monde. La nation. Nous tentons d'expliquer comment nous en sommes arrivés là. Bien sûr, on voudrait changer la réalité de notre pays. On n'évite donc pas le terrain politique. Mais il ne nous intéresse pas en soi.

Vous effectuez dans «Je suis» un travail sur la mémoire et l'oubli. Pour empêcher que l'histoire ne se répète?

Le pouvoir sait que l'amnésie est un

instrument redoutable. Notre régime actuel réhabilite Staline en gommant les horreurs perpétrées. On veut rebaptiser Stalingrad la ville de Volgograd. Les prisonniers politiques, la notion d'«ennemi du peuple» ont fait leur retour. A Komsomolsk, qu'on glorifie pour avoir été construite en 1932 par les jeunes communistes, on n'a toujours pas admis qu'il y a eu 40 goulags. Staline s'étale sur les affiches et les manuels scolaires. Il est redevenu un héros, au nom du succès entrepreneurial! Dans la mémoire des contemporains, l'histoire a été effacée. Et pourquoi cela? Parce qu'on n'écoute pas ce qu'ont à raconter nos aînés. Lorsqu'une génération entière se tait, la suivante peut reproduire ses erreurs. *Je suis* fouille ainsi dans les documents qui pourraient réveiller les mémoires.

Vous signez aussi un film, «là où je suis», qu'on pourra voir en marge de votre spectacle...

Ce qui m'intéresse, c'est la façon dont l'histoire se transmet de génération en génération. Dans ce documentaire, on interroge des jeunes et des personnes âgées en France et en Suisse. Et je dois avouer que les Français semblent mieux connaître leur histoire que les Suisses...

«Je suis», Théâtre Le Poche, rue du Cheval-Blanc 7, jusqu'au 1er déc., 022 310 37 59, www.lepoche.ch